

Gide et les *Élégies romaines* de Goethe

Lassé de ses fonctions à la cour de Weimar, Goethe décida brusquement, à l'âge de 37 ans, de visiter l'Italie. Il partit incognito le 3 septembre 1786 pour un voyage qui finit par durer près de deux années. Quatre semaines après son retour à Weimar, il rencontre Christiane Vulpius, de 16 ans sa cadette. Il compose alors 24 élégies inspirées aussi bien par la jeune Allemande que par des réminiscences du voyage en Italie, et par la lecture d'Ovide, Properce, Tibulle et Catulle. Lors de la publication dans la revue de Schiller, *Die Horen*, en 1795, Goethe retranchera deux élégies trop érotiques dites "priapiques", et deux autres que Schiller lui demandait d'atténuer.

A plusieurs reprises, en particulier dans le numéro d'hommage à Goethe de *La NRF* en 1932, Gide insista sur l'importance qu'eurent pour lui les *Élégies romaines* : "J'apprenais par coeur ces amples vers.../... J'y admirais sans fin la légitimité du plaisir..."¹

En 1948, Yvonne Davet publie une étude intitulée "Autour des Nourritures terrestres" qui cite in extenso la lettre de Gide à Marcel Drouin, datée du 18 mars 1893², dont les termes à propos des *Élégies* sont bien connus. Gide cite "Nun bin ich geborgen !" en comprenant "Maintenant je suis né". Et il se confie longuement à son ami : "...Et je suis tout ouvert à toutes les tentations. Quelles auront été nos attentes !" Se plaignant d'une éducation contraignante, il cite six vers de l'élégie VIII³ : "Gedenk ich der Zeiten..." qui critiquent la grisaille du Nord et décrivent un être initialement replié sur lui-même.

Dans son *Journal*, Gide évoquera les *Élégies* en 1905, 1924, 1934, et 1940⁴. Le 20 septembre 1940, il note : " Les *Élégies romaines* de Goethe m'enchantent peut-être moins que lorsque je les comprenais moins bien, et que ce paradis sensuel proposé me paraissait moins facile à atteindre." A la date du 31

¹ *NRF*, n°222, 1er mars 1932, p. 374.

² *Autour des Nourritures terrestres*, Y. Davet, Gallimard, 1948, pp. 44-45.

³ Nous donnons la numérotation de l'édition Mille et une nuits (trad. Raymond Voyat, 2000), excepté quand nous citons Gide. Le décalage est dû au rétablissement des élégies écartées par Goethe et Schiller.

⁴ *Journal*, Pléiade, tomes I et II, éd. établies par E. Marty et M. Sagaert, Gallimard, 1996 et 1997.

mai 1924, il est très affecté de découvrir qu'il a fait "jusqu'à présent un gros contresens dans le premier vers de l'"*Élégie II*" : "Nun bin ich endlich geborgen." J'ai lu jusqu'à présent geboren et traduit (dans ma conférence sur "L'Influence") : "enfin je suis né" au lieu de "je suis sauf, échappé, à l'abri..."

La conférence "De l'influence en littérature" avait été prononcée par Gide le 19 mars 1900 à Bruxelles. Il y choisit Goethe comme exemple de l'influence d'un pays étranger : "Lorsque Goethe, arrivant à Rome, s'écrie : "Nun bin ich geboren !" Enfin je suis né !... Lorsqu'il nous dit dans sa correspondance qu'entrant en Italie il lui sembla pour la première fois prendre conscience de lui-même et *exister...*"⁵ Cinquante ans plus tard, à Naples, en 1950, Gide donnera une conférence de "reconnaissance à l'Italie" au cours de laquelle il s'excusera de son erreur de traduction⁶, mais en imaginant que Goethe n'aurait pas désavoué le "enfin je suis né"⁷.

Enfin, au cours de son entretien avec Jean Amrouche en 1949, Gide évoque à nouveau sa découverte des *Élégies* : "Cela a été un bouleversement pour moi, une révélation de première importance. Goethe me montrait que la joie pouvait être un élément poétique tout aussi bien que la tristesse.../... je sentis à partir de ce moment-là que la joie pouvait être une sorte d'obligation morale. La quête de la joie devint pour moi la raison principale, primordiale, de la vie."⁸

Jean Delay, dans sa fameuse "Jeunesse d'André Gide", consacre 4 pages⁹ aux *Élégies romaines* en citant largement l'hommage de 1932 et la lettre à Marcel Drouin. Il précise que Gide découvrit les *Élégies romaines* dès l'été 1892, puisque le "Cahier de lectures" indique : "La Roque, fin sept. 1892 : Les *Élégies latines* de Goethe auront été de toute cette année ma plus grande influence."¹⁰

La 2e lecture de mars 1893 avait stimulé le désir de voyage et d'indépendance de Gide. Le 24 mars, il prend le train pour Madrid ; le 28, il est à Séville où il lit encore les poèmes italiens de Goethe¹¹. Il rentre en France en avril. Le mois suivant, il projette avec Paul Laurens de voyager jusqu'en Afrique du Nord.

⁵ *Prétextes*, Mercure de France, p. 12.

⁶ *A Naples*, Fata Morgana, 1993.

⁷ Effectivement, Goethe écrit le 23 août 1787 : "denn ich bin wirklich umgeboren, und erneuert, und ausgefüllt" (littéralement : car je suis vraiment rené, et renouvelé, et comblé), *Voyage en Italie*, trad. par J. Naujac, Aubier, 1961, p. 694.

⁸ *André Gide*, Eric Marty, La Renaissance du Livre, 1998, Tournai, p. 153.

⁹ *Jeunesse d'André Gide*, J. Delay, Gallimard, 1963, pp. 213-216

¹⁰ *Cahiers d'André Gide*, I, 1969, "Subjectif", p. 73.

¹¹ Correspondance Gide - Henri de Régnier, PU de Lyon, 1997, p. 78, mentionnée par Claude Martin, *André Gide ou la vocation du bonheur*, tome I, Fayard, 1998, p. 190.

Durant l'été, il écrit la *Tentative amoureuse* qui découle directement, comme l'a bien vu Daniel Moutote ¹², de l'influence de Goethe. Dans le préambule de ce livre, le narrateur évoque les "plaintifs désirs, le souhait d'autres vies à jamais défendues, de tous les gestes impossibles" et il affirme que "chaque livre n'est plus qu'une tentation différée". Puis, dès la première page, on lit ces mots : "Quand pourrai-je, loin de mes moroses pensées, promener au soleil toute joie, et, dans l'oubli d'hier et de tant de religions inutiles, embrasser le bonheur qui viendra, fortement, sans scrupule et sans crainte". Luc, un personnage volontairement annoncé différent du narrateur, couchera sans différer avec Rachel, à qui il dira bientôt qu'elle n'est pas toute sa vie et qu'il y a "d'autres choses encore", tandis que le narrateur s'exclamera : "J'agirai ! j'agirai ; je vis.../... Maintenant, je pars, mais songez, songez aux bonheurs du voyage..."

Le 6 octobre de la même année, Gide commence son voyage initiatique de près d'un an dans les pays méditerranéens.

Au retour, durant l'hiver 1894, il écrit *Paludes*, dont la volonté de libération par rapport aux enfermements parisiens semble faire écho à l'adieu aux cercles de Weimar des *Élégies* : "J'ai vu, ah ! tout autour de moi, des tas d'êtres languir dans les pièces trop étroites" ¹³.

Quant à la part d'influence des *Élégies romaines* sur les *Nourritures terrestres*, elle n'a bien sûr pas échappé à la critique puisque Yvonne Davet, que nous citons plus haut, l'évoque dans son étude "Autour des Nourritures terrestres" et certaines phrases du *Voyage en Italie* de Goethe semblent résumer la brusque éclosion gidienne depuis 1892 : "...et plus il me faut me renier moi-même, plus grande est ma joie.../... Oui certes, avec le sens artistique, c'est le sens éthique qui subit une grande rénovation."¹⁴

On dénombre aujourd'hui neuf traductions en langue française des *Élégies romaines* dont quatre en vers. Les éditions "Mille et une nuits" — caractérisées par leur prix modique de 10F (1,5 euro) — viennent de réimprimer l'excellente édition bilingue en vers établie en 1991 pour La Différence par Raymond Voyat.

Germaine de Staël fut la première en France à évoquer les *Élégies romaines* dans son livre *De l'Allemagne* publié en 1813 : "Dans ses élégies composées à Rome, il ne faut pas chercher des descriptions de l'Italie ; Goethe ne fait presque jamais ce qu'on attend de lui .../... Les élégies peignent l'effet de

¹² *Le Journal de Gide et les problèmes du moi (1889-1925)*, D. Moutote, PUF, 1968, p. 28.

¹³ *Paludes*, Gallimard, p. 152.

¹⁴ *Voyage en Italie*, Op. cité, p. 301.

l'Italie sur toute son existence, cette ivresse du bonheur, dont un beau ciel le pénètre. Il raconte ses plaisirs, même les plus vulgaires, à la manière de Properce..."¹⁵ En 1830, Gérard de Nerval publie une anthologie de traductions des poètes allemands, mais les *Élégies* sont absentes.

Elles seront traduites pour la première fois en français en 1837 par de Wolffers. Il dédia le livre à Victor Hugo qui s'en trouva très honoré. Six ans plus tard, Henri Blaze propose les poésies complètes de Goethe. Il s'agit d'un format pratique chez Charpentier et il est probable que Baudelaire, qui avait alors 22 ans, en eut l'usage. Cependant, ce sont plutôt les tourments de Faust qui priment à l'époque et les *Fleurs du mal* semblent plutôt une sorte d'anti-*Élégies romaines*. On notera toutefois le rapprochement du thème du voyage — à l'âge de vingt ans Baudelaire avait vogué jusqu'à l'île de La Réunion — avec la sensualité amoureuse dans les poèmes *Parfum exotique*, *La chevelure* ou *L'invitation au voyage*.

Dans l'hommage de *La NRF* en 1932, après un extrait du *Second Faust*, traduit par Gide lui-même, J-P. Samson donne la traduction de sept élégies dont celle du "enfin je suis sauvé" comme il se doit. On trouve également la 5e qui évoque les rites secrets de l'amour. La déesse se nomme Occasion, et, la jeune fille aux boucles brunes apparaît, Christiane peut-être. L'auteur saisit la fugitive qui bientôt rend étreinte et baiser. O wie war ich beglückt ! Comme j'étais heureux ! Mais, silence, die Zeit ist vorüber, ce temps-là est passé, und umwunden bin ich, römische Flechten, von euch, et je reste enlacé par vous, tresses romaines.

On conçoit que Gide ait été conquis par ce chassé-croisé entre l'amour, la sensualité, l'étude et l'écriture. Pas de censure : Unsre Zufriedenheit bringt keine Gefährde der Welt, notre contentement ne fait courir aucun risque au monde (Élégie XIII). Lebe glücklich, und so lebe die Vorzeit in dir ! Vis heureux, et qu'ainsi vive en toi le passé ancien ! Und den höheren Styl lehret die Liebe dich nur. L'amour seul peut te former au style sublime (Élégie XIV).

Pour Goethe, les auberges romaines valent mieux que les brouillards du Nord. Là, aussi fières soient-elles, les Muses cèdent toujours le pas à l'amour (Élégie XVII). Et si le chien du voisin aboie, c'est que la belle arrive ou que l'on se souvient de ses visites (Élégie XIX).

En 1932, J-P. Samson propose également l'une des plus belles élégies, la 6e, dont je donne ici la version de Ralph Schropp, publiée en 1888, que je modifie toutefois en utilisant les traductions de Wolffers (1837), Bianquis (Aubier,

¹⁵ *De l'Allemagne*, GF, Tome I, 1991, p. 234. Repris par G. de Nerval dans son introduction aux *Poésies allemandes*, Pléiade, tome I, 1989, p. 268.

1955) et Voyat (1991) :

*Sur cette terre classique, je me sens maintenant ravi d'enthousiasme.
Les mondes du passé et du présent me parlent avec plus de clarté et d'attrait.*

*Ici, je suis le conseil des anciens : je feuillette leur oeuvre d'une main
active pour un plaisir chaque jour renouvelé ;*

*Mais, pendant les nuits, Amour me tient occupé d'une autre manière. Si
je ne deviens qu'à demi-savant, je suis pourtant doublement heureux¹⁶.*

*Et n'est-ce pas m'instruire, que d'épier les formes d'un sein charmant,
de glisser la main au bas des hanches ?*

*— Alors seulement je comprends bien le marbre ; je réfléchis et
compare ; je vois avec l'oeil qui touche, je touche avec la main qui voit¹⁷.*

¹⁶ Werd ich auch halb nur gelehrt, bin ich doch doppelt beglückt.

¹⁷ Sehe mit fühlendem Aug, fühle mit sehender Hand.

Que la bien-aimée me prenne quelques heures du jour, elle me dédommage avec celles de la nuit. Et puis, on ne s'embrasse pas toujours, on échange aussi des paroles sensées.

Quand elle cède au sommeil, couché près d'elle, je médite. Souvent, j'ai dans ses bras composé des poèmes, et sur son épaule j'ai scandé d'un doigt léger les rythmes de l'hexamètre.

Elle respire dans un doux sommeil et son souffle m'embrase jusqu'au fond de la poitrine. Cependant, Amour attise la lampe et se souvient du temps où il rendait le même service aux poètes triumvirs.

Eugène Michel